

Geneviève Bühler-Thierry  
 Université de Paris-Est, Marne la Vallée  
 EA 3350, Analyse Comparée des Pouvoirs

## Les Hongrois en Europe : derniers « envahisseurs » venus des steppes ?

En 862 apparaissent pour la première fois dans les sources occidentales, précisément dans les Annales de Saint-Bertin rédigées par l'archevêque Hincmar de Reims, de nouveaux cavaliers venus du monde des steppes, auxquels les Occidentaux donnent le nom de Hongrois, *Ungri*<sup>1</sup> alors que les sources issues de l'empire romain d'Orient les désignent sous d'autres vocables<sup>2</sup>. Mais le premier texte qui les décrit véritablement est celui de Réginon (v. 850-915), l'abbé du monastère de Prüm dans l'Eifel, en Lotharingie, qui écrit dans la seconde moitié du IXe siècle et qui est donc, lui aussi, strictement contemporain des événements.

Chronique de Réginon<sup>3</sup>, abbé de Prüm, année 889

Le peuple (*gens*) des Hongrois, surpassant en férocité et en cruauté toutes les bêtes sauvages, peuple dont on n'avait jamais entendu parler durant les siècles précédents car il n'était mentionné nulle part (*inaudita quia nec nominata*), sortit des royaumes de Scythie et des marécages qu'étend le Don en s'épanchant sur de vastes espaces. Mais avant de raconter les actions cruelles de ce peuple avec nos propres mots, il n'est pas apparu inutile de rapporter les connaissances des historiographes sur la Scythie elle-même et sur les mœurs des Scythes.

*La Scythie s'étend vers l'Orient. Elle est bornée d'un côté par le Pont, de l'autre par les monts Riphées ; elle est adossée à l'Asie et au Phase. Elle embrasse en longueur et en largeur un immense pays. Ce pays n'est pas divisé par des limites entre les habitants ; car ils ne cultivent pas la terre et n'ont ni maison, ni toit, ni résidence, vu qu'ils paissent sans cesse leurs troupeaux de gros et petit bétail et qu'ils ont accoutumé d'errer à travers des solitudes incultes. Ils mènent avec eux leurs femmes et leurs enfants dans des chariots couverts de cuir contre la pluie et l'hiver, et qui leur servent de maisons. Le vol est chez eux le plus grand des crimes ; car, n'ayant pas de maisons pour protéger leur gros et leur petit bétail, qu'en*

<sup>1</sup> *Annales de Saint-Bertin*, éd. F. Grat, J. Vielliard et S. Clémencet, Paris, 1964, anno 862, p. 93 : ... *et hostes antea illis populis inexperti qui Ungri vocantur regnum eius [de Louis le Germanique] depopulantur.*

<sup>2</sup> Les auteurs byzantins les désignent la plupart du temps comme « Turks », dénomiatif qui désigne plus ou moins l'ensemble des peuples de la steppe. Le mot « Hongrois » dérive de l'appellation donnée par les peuples slaves qui les connaissent sous le nom turc d'*Onoghur*, terme qui s'est donc propagé vers l'ouest et diffusé dans l'ensemble des langues européennes. Mais il existait d'autres termes comme *Bashkirs* qu'utilisaient les Bulgares de la Volga. Quant au terme *magyar*, finalement adopté par les Hongrois eux-mêmes, probablement dès le VIIIe siècle, il viendrait des Khazars. Sur tout ceci, A. Róna-Tas, *Hungarians and Europe in the Middle Ages*, Budapest, 1999.

<sup>3</sup> Texte traduit du latin : *Reginonis abbatis Prumiensis Chronicon*, éd. Fr. Kurze, (MGH SS rer. in us. schol.), Hannover, 1890, p. 131-133. Les passages en italique indiquent un emprunt de Réginon à un autre texte dont la référence est donnée en note.

*pourraient-ils sauver, si le vol était permis ? Ils ne convoitent pas l'or et l'argent comme les autres hommes. Ils se nourrissent de lait et de miel. L'usage des vêtements de laine leur est inconnu, bien qu'ils soient brûlés par des froids continuels.*

*Cependant, ils se servent de peaux de bêtes sauvages et de martres. Ils furent à trois reprises maîtres de l'Asie. Eux-mêmes ne furent jamais attaqués par un empire étranger, ou ils en restèrent toujours vainqueurs. Leurs femmes se sont signalées par leur courage tout autant que les hommes, car si les hommes ont fondé les royaumes des parthes et des Bactriens, leurs femmes ont fondé celui des Amazones, si bien qu'à considérer les hauts faits des hommes et des femmes, on se demande lequel des deux sexes s'est le plus signalé chez eux.*

*Ils repoussèrent de la Scythie Darius, roi des perses, en le forçant à une fuite honteuse. Ils massacrèrent Cyrus avec toute son armée. Ils détruisirent de même avec toutes ses troupes Zopyrion, général d'Alexandre le Grand. Ils entendirent parler des armes de Rome, sans en éprouver la puissance. C'est une race endurcie aux fatigues et à la guerre, et d'une vigueur physique prodigieuse<sup>4</sup>.*

Ils possèdent une si grande masse de population que la terre de leur pays ne peut suffire à les nourrir tous : car loin des chaleurs étouffantes du soleil, glacées par la froidure de la neige, les terres du nord n'en sont que plus saines pour le corps humain et mieux adaptées à la multiplication de l'espèce. Inversement, toute la zone méridionale est d'autant moins faite pour la croissance humaine, grouille sans cesse d'autant plus de maladies qu'elle est plus proche de l'ardeur solaire. C'est ce qui fait que, comme tant de monde naît sous les cieux arctiques, l'ensemble de la région qui va du Don jusqu'en Occident – quel que soit par ailleurs le détail des noms assignés à chaque endroit particulier – est communément appelée Germanie. C'est de cette Germanie populeuse que d'innombrables cohortes de captifs sont régulièrement emmenés et dispersés chez les populations du sud, qui les achètent. Mais le pays est tellement fécond, les bouches si difficiles à nourrir que bien des peuples aussi en sont souvent sortis, qui sont allés ravager non seulement l'Asie mais surtout l'Europe voisine : témoins les villes partout détruites, dans tout l'Illyricum, par toute la Gaule et surtout dans la pauvre Italie qui a subi la violence de presque chacun d'eux<sup>5</sup>.

C'est donc de ces régions que le peuple (*gens*) en question fut chassé par un peuple (*populus*) voisin qu'on appelle Petchénègues, qui les surpassait en nombre et en valeur guerrière, car la terre, comme on l'a déjà dit, ne suffisait pas à abriter une telle multitude. Chassés par ce peuple avec violence, ils dirent adieu à leur mère patrie et se mirent en chemin à la recherche de terres qu'ils pourraient occuper et où ils pourraient fixer leur résidence. Et d'abord, ils errèrent dans le désert des Pannoniens et des Avars, où ils cherchaient à se nourrir grâce à la chasse et la pêche ; ensuite, ils se livrèrent souvent à de violentes incursions chez les Carinthiens, les Moraves et les Bulgares, en tuant quelques-uns par le glaive, mais plusieurs milliers par les flèches qu'ils tirent de leurs arcs de corne avec grande habileté, si bien qu'il est difficile d'échapper à leurs tirs.

*Ils ne savent pas combattre en ligne et de près, ni assiéger et prendre des villes. Ils combattent en lançant leurs chevaux en avant ou en tournant le dos ; souvent même, ils simulent la fuite. Ils ne peuvent pas combattre longtemps : mais on ne pourrait tenir contre eux, si leur persévérance égalait leur impétuosité. Le plus souvent, au plus chaud de la mêlée,*

<sup>4</sup> Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, II, 1-3, éd. et trad. E. Chambry et L. Thély-Chambry, Paris, 1964, p.33-39. Réginois a coupé les phrases qui font l'éloge de la « moralité » des Scythes.

<sup>5</sup> Paul Diacre, *Histoire des Lombards* I, 1, trad. Fr. Bougard, Turnhout, 1994, p. 13.

*ils abandonnent le combat et le reprennent peu après leur fuite et, juste quand on les croit vaincus, c'est alors qu'ils sont le plus dangereux*<sup>6</sup>.

Leur manière de se battre est d'autant plus dangereuse qu'elle est inconnue des autres peuples. Elle ne diffère cependant de celle des Bretons que par le javelot qu'utilisent ces derniers, quand les premiers usent de flèches. Ils ne vivent pas comme des hommes, mais comme des bêtes brutes (*belua*). On dit qu'ils mangent de la viande crue, qu'ils boivent du sang, qu'ils dévorent des morceaux de cœur des prisonniers qu'ils ont fait à titre de médecine, qu'ils ne sont touchés par aucune compassion et qu'ils ne sont émus par aucune pitié. Ils se coupent les cheveux jusqu'à la peau avec un couteau.

*Ils sont constamment à cheval : c'est à cheval qu'ils voyagent, s'arrêtent, trafiquent et conversent. Leur caractère est hautain, séditieux, fourbe, brutal ; et on rencontre la même férocité chez les hommes que chez les femmes. Ils apprennent avec beaucoup de zèle à leurs enfants comme à leurs esclaves à tirer des flèches et à monter à cheval*<sup>7</sup>. *Toujours remuants, soit au dehors, soit au dedans, ils sont naturellement taciturnes et plus prompts à agir qu'à parler*<sup>8</sup>.

Ce ne sont pas seulement les régions mentionnées qui ont été dévastées par la cruauté de ce peuple épouvantable (*nefandissimus*), mais aussi la plus grande partie du royaume d'Italie.

\*\*\*\*\*

En se fondant sur ce texte de Région, écrit donc vers 900, on veut ici essayer de comprendre la manière dont les Occidentaux ont perçu l'arrivée de ce peuple des steppes que nous appelons « Hongrois », en mettant l'accent sur plusieurs points :

### *1. La dénomination et l'origine géographique.*

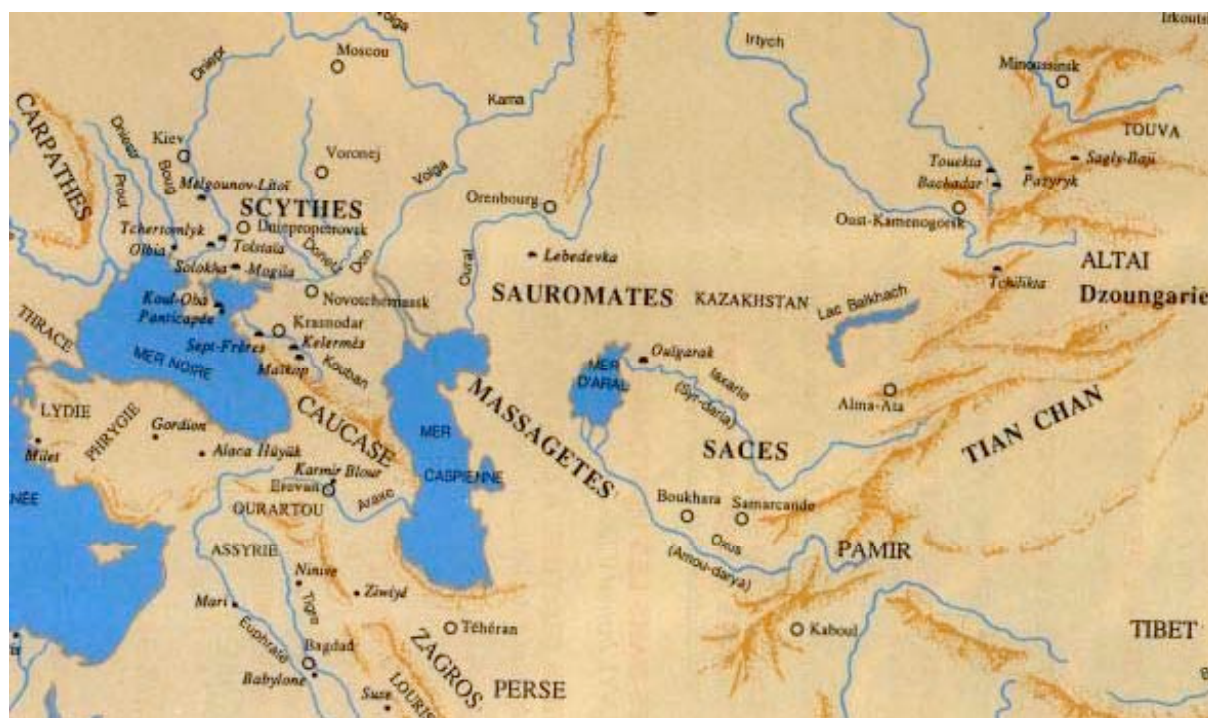
Le problème de l'apparition soudaine d'un nouveau peuple, dont on n'avait jusque-là jamais entendu parler (*inaudita* = inouï au sens propre), mais qu'on assimile immédiatement à ce qu'on sait d'autres peuples par le biais de la tradition ethnographique antique : alors qu'on ne sait rien de ce « peuple », puisqu'il n'est nommé nulle part, Région est quand même immédiatement capable de dire d'où il sort : « des royaumes de Scythie et des marécages du Don » en s'appropriant la tradition ethnographique antique qui remonte à Hérodote et demeure bien connue des érudits du monde chrétien occidental notamment par l'intermédiaire des compilateurs romains que sont Pomponius Méla et ici, comme on le voit, Justin qui est un abrégiateur des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, XLI, 2-3, op.cit., p. 225. Ce passage se réfère aux Parthes que Justin considère comme les descendants des Scythes.

<sup>7</sup> Ici Région transforme les propos de Justin qui dit au contraire : « la violence est à leurs yeux le partage des hommes, la douceur, celui des femmes », Ibid. XLI, 3, p. 225 et aussi que les esclaves n'ont pas le droit de monter à cheval.

<sup>8</sup> Ibid. XLI, 3, p. 227.

<sup>9</sup> Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, éd. et trad. E. Chambry et L. Thély-Chambry, Paris, 1936.



Carte de la Scythie

Mais la Scythie désigne pour les Occidentaux un espace très vaste et à géométrie variable, finalement assez différent de celui d'Hérodote : en s'appuyant sur les textes de Strabon et de Pomponius Mela, Isidore de Séville qui réalise au VII<sup>e</sup> siècle une sorte d'encyclopédie du savoir antique qu'utiliseront ensuite tous les auteurs du haut Moyen Age, la décrit de la façon suivante : *La Scythie inférieure commence aux marais méotides (cad à la mer d'Assoy) et s'étend, entre le Danube et l'océan septentrional (cad la mer baltique) jusqu'à la Germanie ; et on appelle cette région Barbarie parce qu'elle est habitée par des peuples barbares*<sup>10</sup>. On retrouve d'ailleurs cette assimilation de la Scythie à la Germanie dans le texte de Paul Diacre, écrit à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, et que Régino cite à la suite de celui de Justin, comme s'il était évident que Scythie et Germanie soit la même chose<sup>11</sup>.

C'est donc comme on le voit une « Scythie » qui est beaucoup plus vaste mais surtout beaucoup plus septentrionale que celle d'Hérodote et elle fonctionne véritablement comme une sorte de « boîte magique » d'où sortent tous les peuples barbares<sup>12</sup>, en raison notamment du climat rigoureux propice « à la multiplication de l'espèce », mais interdisant en même temps une réelle croissance des ressources et poussant donc ces peuples à venir piller leurs voisins de l'Est comme de l'Ouest. Du coup, tous les « envahisseurs » se valent et on n'hésite pas à mettre sur le même plan les dévastations des Hongrois avec celles des multiples peuples « germaniques » qui ont agressé l'empire romain (Paul Diacre), qu'ils entrent ou non dans la catégorie des « peuples des steppes ».

C'est un thème tout à fait classique de l'ethnographie romaine que cette Germanie/Scythie « matrice des peuples » et « ventre de l'Europe », mais ce qui nous intéresse ici, c'est de

<sup>10</sup> Isidore de Séville, *Etymologies* XIV, 4, 3 (Migne, Patrologie Latine LXXXII, col 504) : *Prima Europae regio Scythia inferior, que a Maeotidis paludibus incipiens, inter Danubium et oceanum Septentrionalem usque ad Germaniam porrigitur ; quae terra generaliter propter barbaras gentes, quibus habitatur, Barbaria dicitur*

<sup>11</sup> Sur tout ceci voir désormais M. Coumert, *Origines des peuples. Les récits du haut Moyen Age occidental (550-850)*, Paris, 2007, p. 503-508.

<sup>12</sup> I. Vasary, « Medieval Theories concerning the Pirmordial Homeland of the Hungarians », in *Popoli delle steppe*, *Settimane di Studi* XXXV,1, Spolète, 1988, p. 213-242.

montrer qu'en l'absence de toute information réelle sur un « nouveau » peuple, Réginon n'hésite pas à les rattacher à cette tradition scythe, au point de fournir consciemment un développement sur les mœurs des Scythes. En même temps, j'insisterai sur le problème de la dénomination : d'une certaine manière, tant que ce « peuple » n'est pas nommé, il n'existe pas. Or ici, Réginon, tout en les assimilant aux Scythes, leur donne un nom nouveau, au sens où il ne récupère pas un nom de peuple barbare déjà connu en disant par exemple qu'ils sont des Huns ou des Avars, ce qu'on trouve dans beaucoup d'autres sources occidentales, on y reviendra.

Ce problème de la dénomination est évidemment pour nous un problème crucial : à partir du moment où on trouve dans les sources écrites, la mention d'un « peuple », d'une « gens », on considère qu'il existe comme une entité cohérente, ce qui n'est pas du tout le cas comme Herwig Wolfram et Walter Pohl l'ont montré notamment dans le cas des « Goths » et des « Germains » : les « Goths » représentaient pour les Romains de nombreux groupes de barbares qui possédaient sans doute quelques traits culturels reconnaissables, mais qui n'avaient finalement que peu en commun<sup>13</sup>, tout comme on peut soutenir l'idée que les « Francs » par exemple étaient une pure invention du monde romain. Les « Hongrois » apparaissent ici comme un peuple nouveau car nommé pour la première fois, un peuple « neuf », *inexpertus* disent les *Annales de Saint-Bertin*, tout en s'inscrivant dans la longue tradition des peuples cavaliers venus de la steppe et, plus largement, dans celle des peuples barbares. Autrement dit, le rapprochement avec les autres peuples ne peut se faire que par l'observation de leur « mœurs » et de leur mode de vie, dont la première caractéristique est évidemment la barbarie.

## 2. Les critères de la barbarie

Cette barbarie est caractérisée dans le texte de Réginon par de nombreux éléments, tirés – comme la Scythie - de la tradition antique, mais aussi de la tradition chrétienne. On a ici un matériau extrêmement riche, d'autant plus qu'il ne se limite pas à la reprise des auteurs anciens. Il y a d'abord tout un ensemble de traits correspondant à la barbarie telle que la concevaient les auteurs du monde gréco-latin, en partie héritée d'Hérodote, à commencer par le nomadisme pastoral et l'absence de frontières<sup>14</sup>. Au XIIe siècle, l'évêque Otton de Freising qui accompagne l'empereur Frédéric Ier lors d'un voyage en Hongrie est toujours frappé du mode de vie « semi-nomade » de la plupart des habitants qui vivent une partie de l'année dans des tentes, ainsi que de la rareté des murailles et des bâtiments imposants, et il réfère tout cela à la « barbarie » des habitants<sup>15</sup>. Dans le monde gréco-romain, la civilisation c'est la cité, forcément liée à une forme de sédentarité – voire d'autochtonie dans le cas particulier d'Athènes<sup>16</sup> - et de délimitation des confins, image qui nourrit un grand nombre de mythes de fondations à commencer par celui de Rome<sup>17</sup>. Cette image est systématiquement appliquée à

<sup>13</sup> W. Pohl, *Die Germanen*, (*Enzyklopädie Deutscher Geschichte* 57), Munich, 2000 et Id. « Ethnicity, Theory and Tradition : a Response », in : A. Gillett (éd.), *On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the early Middle Ages*, Turnhout, 2002, p. 221-241.

<sup>14</sup> Sur tout ceci, voir l'ouvrage fondamental de Fr. Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980.

<sup>15</sup> Otton de Freising, *Gesta Friderici imperatoris* I, 32, éd. G. Waitz, (MGH Script. in us. schol. 46), Hanovre, 1912, p. 49-50 : *Habet enim pulcherrimum, ut dixi, naturaliter spectaculum, sed ex barbarae gentis ritu menium vel aedium rarum ornatum terminosque non tam montium vel silvarum quam cursu maximorum fluviorum septos. [...] Denique cum vilissima in vicis vel oppidis ibi, id est ex cannis tantum, rara ex lignis, rarissima ex lapidibus habeantur habitacula, toto estatis vel autumpni tempore papiliones inhabitant.*

<sup>16</sup> Sur ce sujet, voir le livre de N. Loraux, *Né de la terre : mythe et politique à Athènes*, Paris, 1996.

<sup>17</sup> M. Détiéne (dir.), *Tracés de fondations*, Paris-Louvain, 1990 et en part. D. Briquel, « La mort de Rémus ou la cité comme rupture », p. 171-179.

tous les « nouveaux peuples » qui se civilisent, c'est-à-dire se sédentarisent, non seulement en bâtissant des habitations fixes, mais surtout en fixant des limites<sup>18</sup>.

Viennent ensuite le vêtement et l'alimentation : vêtus de peaux de bêtes, ils ignorent l'art du tissage alors qu'ils possèdent de nombreux troupeaux, et leur économie est quasiment une économie de prédation, si on excepte évidemment l'élevage : ils se nourrissent du lait de leurs bêtes mais aussi des produits de la chasse et de la pêche, et du miel sauvage.

Enfin, abomination suprême et authentique caractère de la barbarie, leurs femmes se battent comme les hommes et sont assimilées aux Amazones qu'on trouve également dans l'historiographie tardo-antique comme femmes des Goths<sup>19</sup>. Le mythe des Amazones fonctionne habituellement comme un des marqueurs les plus puissants de l'altérité et de la barbarie : un monde où les femmes se battent et surtout, un monde où les femmes ont le pouvoir – c'est-à-dire en profitent pour éliminer les mâles ou pour les réduire en servitude – est forcément un « monde à l'envers », un cauchemar dont on ne peut sortir que par la civilisation qui oblige les femmes à rester à leur place, c'est-à-dire à se marier et à s'occuper de la maison et des enfants. On retrouve ce thème, bien qu'atténué, chez un chroniqueur allemand du début du XIe siècle, Thietmar de Mersebourg, qui décrit ainsi l'épouse du prince Géza, c'est-à-dire la propre mère de Saint Etienne : *Son épouse Beleknegini, ce qui signifie en langue slave « la belle dame »<sup>20</sup> buvait sans retenue, montait à cheval comme les guerriers et dans un accès de colère abattit elle-même un homme. Sa main souillée de sang aurait mieux fait de s'occuper du fuseau...*<sup>21</sup>

Cependant, tous les caractères attribués par Régino à ce nouveau peuple ne sont pas tirés des auteurs anciens mais se réfèrent aussi à une tradition proprement chrétienne. Régino décrit en effet des particularités dans le mode de vie des Hongrois qui les ravalent au rang de bêtes et pas seulement de barbares : non seulement leur férocité légendaire « surpassant celle des bêtes sauvages », mais surtout leur cannibalisme. Non seulement ils mangent de la viande crue, ce qu'on disait aussi des Huns et des Avars (c'est l'ancêtre du fameux steak « tartare »), mais surtout ils sont crédités de la plus grande transgression pensable, manger de la chair humaine, et notamment dévorer le cœur de leurs ennemis et boire leur sang, pour s'approprier leurs forces. Or, contrairement à ce qu'on pourrait penser, cette transgression n'est pas du tout une caractéristique spécifique des farouches « peuples des steppes » aux yeux des auteurs chrétiens, elle est partagée non seulement par l'ensemble des païens<sup>22</sup> mais aussi, un peu plus tard, par les Juifs<sup>23</sup>, au point que l'anthropophagie est une sorte de

<sup>18</sup> Par exemple dans le cas des Tchèques ainsi décrits dans un texte qui remonte aux origines mythiques de la Bohême : *...adonnés aux cules des idoles, comme des chevaux sauvages, sans loi, sans aucun prince ni recteur, sans ville, errant deci delà comme des bêtes brutes, ils habitaient une terre désolée.* Cf. *Legenda Christiani*, éd. J. Ludvikovský, Prague, 1978, cap. 2, p. 16. De même au XIIIe siècle, la charte du roi Bela IV octroyant des privilèges aux Coumans, une nouvelle population venue des steppes et accueillie par les Hongrois en échange de leur aide militaire contre les Mongols, demande expressément à ce peuple de vivre *christiano more*, c'est-à-dire non seulement d'accepter le baptême, mais aussi d'abandonner leurs tentes et de vivre dans des maisons. Cf. N. Berend, *At the Gate of the Christendom. Jews, Muslims and Pagans in Medieval Hungary c. 1000-c. 1300*, Cambridge, 2001, p. 222.

<sup>19</sup> Notamment dans Isidore de Séville, *Etym.* IX, 2, 62-64, Migne, PL LXXXII, col. 334.

<sup>20</sup> C'est le nom que lui donnaient les Polonais et qui signifie plutôt « la dame blanche », mais elle est connue chez les Hongrois sous le nom de Sarolta.

<sup>21</sup> Thietmar de Mersebourg, *Chronicon* VIII, 4, éd. W. Trillmich, Darmstadt, 1957, p. 444 : *Uxor autem eius [du prince Géza] Belenegini, id est puchra domina Sclavonice dicta, supra modum bibebat et in equo more militis iter agens quendam virum iracundiae nimio fervore occidit. Manus haec polluta fusum melius tangeret....*

<sup>22</sup> Et notamment par les Slaves, par exemple dans la chronique d'Helmold de Bosau, *Chronica Slavorum*, éd. H. Stoob, Darmstadt, 1963.

<sup>23</sup> Sur ce type d'accusations contre les Juifs, notamment à partir du XIIe siècle, voir J.M. McCulloh, « Jewish Ritual Murder : William of Norwich, Thomas of Monmouth and the Early Dissemination of the Myth », *Speculum* 72, 1997, p. 698-740.



marqueur de l'exclusion : ceux qui ne sont pas chrétiens ne sont pas vraiment des êtres humains, c'est pourquoi on les soupçonne de manger de la chair humaine, ce qui les retranche de l'humanité<sup>24</sup>. Pour intégrer la société des hommes, il faut être baptisé.



fig. 154

fol. 145 r

Cambridge, Corpus Christi College, ms. 16  
Matthieu Paris, *Chronica majora* (2ème volume)  
Saint Albans, vers 1240–1253

#### *Les Mongols dans la chronique de Matthieu Paris*

On reconnaît aussi ces « Hongrois » à un certain nombre de signes corporels et notamment à leur coiffure : Réginald précise qu'ils « se coupent les cheveux jusqu'à la peau avec un couteau » ce qui signifie qu'ils se rasent le crâne, coutume assez largement attestée chez plusieurs autres peuples de la steppe, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit d'un marqueur identitaire (tous les « Hongrois » ont-ils le crâne rasé ?) ou d'un signe de distinction sociale<sup>25</sup>. En tous cas, il semble avoir disparu assez rapidement après la christianisation de la Hongrie, comme si le fait de se raser la tête était la revendication d'une identité païenne<sup>26</sup>.

Enfin, Réginald reprend le passage de Justin qui montre les Scythes faisant corps pour ainsi dire avec leur cheval : c'est là aussi une caractéristique attribuée par les Occidentaux à presque tous les peuples de la steppe que de vivre à cheval. Sans aucun doute s'agit-il ici d'une réelle observation ethnographique et d'une image revendiquée par ces mêmes « peuples des steppes » qui aiment à se représenter sous les traits de cavaliers, notamment sur les pièces

<sup>24</sup> Sur l'assimilation chrétien-humain, P. Savy, « Les Juifs ont une queue. Sur un thème mineur de la construction de l'altérité juive », *Revue des Etudes Juives* 166, 2007, p. 175-208. Et sur le caractère inhumain des païens, G. Bühner-Thierry, « Etrangers par la foi, étrangers par la langue. Les missionnaires du monde germanique à la rencontre des peuples païens » dans *L'Etranger au Moyen Age*, (Actes du 30<sup>e</sup> Congrès de la SHMESP à Göttingen, 3-6 juin 1999), Paris, 2000, p.259-270 et « Des païens comme chiens dans le monde germanique et slave du haut Moyen Age » dans : L. Mary et M. Sot (éd.), *Impies et païens entre Antiquité et haut Moyen Age* (Actes de la table Ronde de Nanterre, avril 2000), Paris, 2002, p. 175-187.

<sup>25</sup> Sur ce problème, W. Pohl, « Telling the Difference : Signs of Ethnic Identity », in : *Strategies of Distinction : The Construction of Ethnic Communities 300-800*, éd. W. Pohl et H. Reimitz, (The Transformation of the Roman World 2), Leyde, 1998, p. 17-69, ici p. 52-60.

<sup>26</sup> Comme on le voit dans l'histoire de la succession du roi saint Etienne qui refuse de laisser son trône à son cousin Ladislav « le Chauve », justement parce qu'il est païen. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Coumans qui accepteront le baptême, accepteront beaucoup plus difficilement d'abandonner leurs vêtements et surtout leur coiffure à nattes avec le sommet du crâne rasé, au point qu'ils demanderont au pape l'autorisation de la conserver. Cf. N. Berend, *At the Gate of the Christendom*, op. cit. p. 222. Quant aux enluminures qui les représentent avec ces attributs, c'est toujours dans un sens négatif, *Ibid.*, p. 207-209.

d'orfèvrerie, et qui se font enterrer avec leurs chevaux. Notons cependant, là encore, une distorsion entre signe d'appartenance identitaire et signe d'appartenance sociale : il est évident que c'est la couche supérieure de la société, les « chefs de guerre », qui sont enterrés sur le territoire hongrois avec leurs chevaux et non pas du tout l'ensemble de la population<sup>27</sup>.

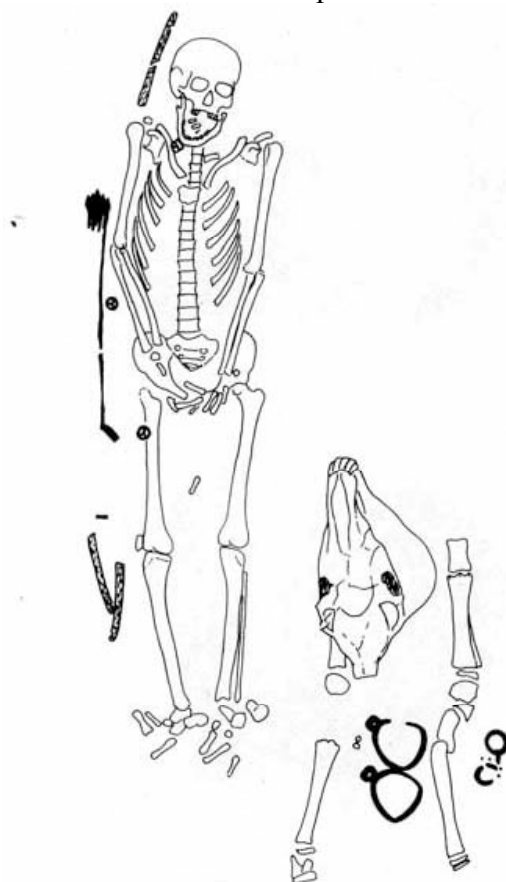


Fig. 3

*Tombe de guerrier hongrois du Xe siècle, enseveli avec son cheval*  
(illustration tirée de : I. Fodor, « L'héritage archéologique des Hongrois conquérants »,  
dans : S. Csernus et Kl. Korompay (éd.), *Les Hongrois et l'Europe, conquête et intégration*,  
Paris-Szeged, 1999, p. 85)

Ce point nous amène à l'immense problème de la « culture archéologique » et de son adéquation – ou non – avec un groupe « ethnique » : comme Guy Halsall l'a bien montré, les rituels et représentations utilisés au moment des funérailles ne sont pas là pour revendiquer l'appartenance à un groupe ethnique, mais à un groupe social, dans le cadre d'une compétition pour le pouvoir<sup>28</sup>.

<sup>27</sup> .Sur la typologie des cimetières, I. Fodor, « L'héritage archéologique des Hongrois conquérants (Xe s.) », in : S. Csernus et Kl. Korompay (éd.), *Les Hongrois et l'Europe. Conquête et intégration*, Paris-Szeged, 1999, p. 61-102. Description exhaustive des sites funéraires par A. Kiss, „Studien zur Archäologie der Ungarn im 10. und 11. Jahrhundert“, dans H. Freisinger et F. Daim (éd.), *Die Bayern und ihre Nachbarn II*, Vienne, 1985, p. 217-281.

<sup>28</sup> G. Halsall, *Early Medieval Cemeteries : introduction to burial archeology in the post-Roman West*, Glasgow, 1995. Pour un parallèle avec les Avars, dont le degré de sédentarisation est très variable selon les lieux et les époques, W. Pohl, « A non-roman empire in central Europe : the Avars », in H. W. Goetz (dir.) *Regna et gentes : the Relationship between Late Antiquity and Early medieval Peoples and Kingdom in the Transformation of the Roman World*, Leyde, 2003, p. 571-595, en part. p. 572-573.



### 3. Le problème de la langue

Parmi les caractéristiques choisies par Régignon pour décrire ces nouveaux « envahisseurs », on observe qu'il n'est jamais question de la langue qu'ils parlent, alors que les contacts sont en réalité beaucoup plus nombreux et beaucoup plus variés que les chroniqueurs ne le laissent entendre : car ces redoutables « Hongrois » ne sont pas seulement des ennemis de la Chrétienté, ils sont aussi des mercenaires que les princes chrétiens n'hésitent pas à utiliser dans le cadre des luttes qui déchirent notamment le royaume d'Italie, mais aussi celui de Germanie, dans la première moitié du Xe siècle<sup>29</sup>.

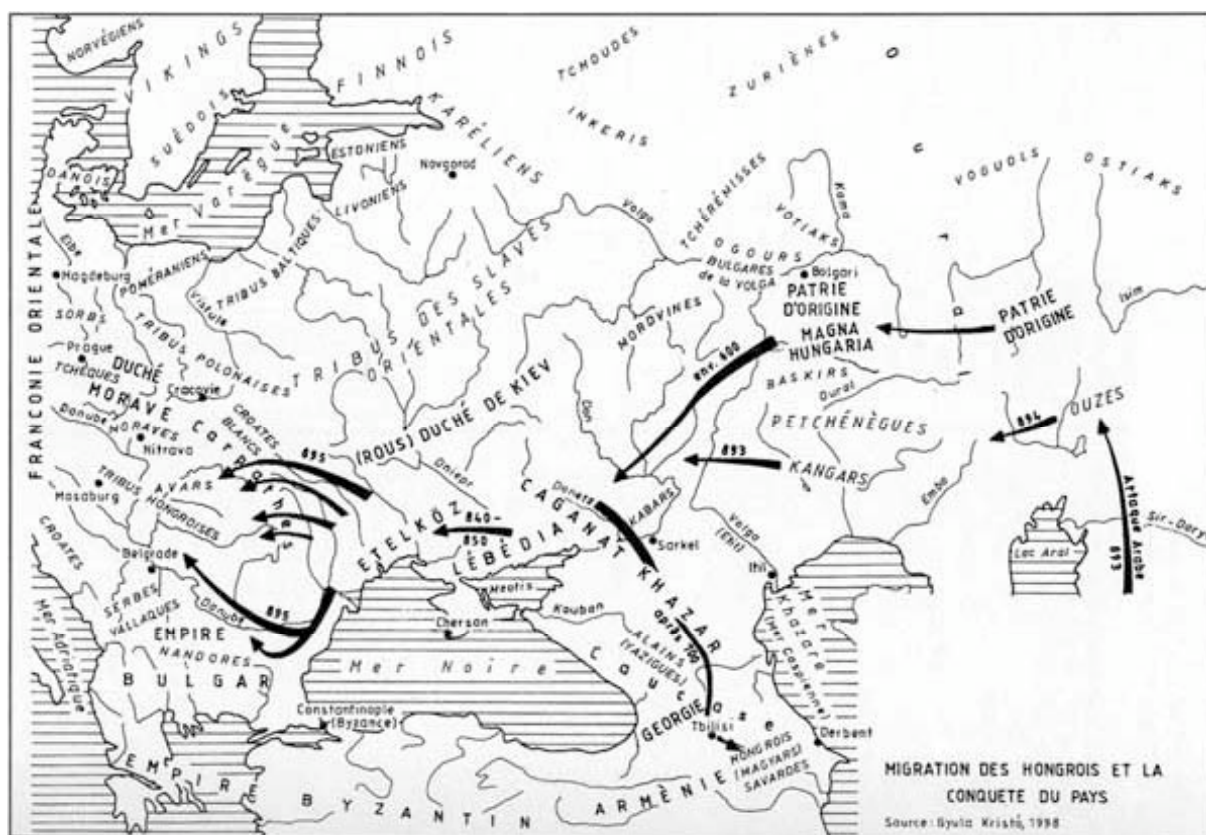


*Carte de la seconde vague d'invasions*

(illustration tirée de : B. H. Rosenwein, *A Short History of the Middle Ages*, Toronto, 2004, p. 145)

<sup>29</sup> Sur les premiers contacts entre les Hongrois et les royaumes occidentaux, M. G. Kellner, *Die Ungarneinfälle im Bild der Quellen bis 1150. Von der « gens detestanda » zur « Gens ad fiden Christi conversa »*, Munich, 1997, p. 178-180.

On sait en outre que le duc Arnulf de Bavière, chassé de son siège par le roi, a trouvé refuge probablement avec toute sa famille chez les Hongrois dans les années 910<sup>30</sup>. A l'inverse, même les relations hostiles engendrent des contacts : la négociation menée par le terrible chef Bulcsú pour récupérer la tête d'un proche parent exposée sur les murailles de Cambrai suppose l'envoi de « porte-paroles » susceptibles de se faire comprendre<sup>31</sup>. Comment imaginer la communication ? Dans quelles conditions pouvait-il exister des « interprètes » dès le début du Xe siècle ? Plus encore, peut-on considérer que ces « Hongrois » parlaient tous la même langue ? Le Hongrois apparaît jusqu'à aujourd'hui comme une langue exceptionnellement homogène et de nombreux chercheurs estiment que c'était déjà le cas au Xe siècle<sup>32</sup>. C'est aussi une des raisons pour lesquelles certains chercheurs considèrent que le groupe „hongrois“ est parvenu dans les Carpathes comme un „peuple“ déjà constitué, avec une importante conscience de lui-même lié au fait qu'il représentait une communauté linguistique isolée depuis une époque très ancienne, c'est-à-dire quasiment depuis son départ des la Sibérie occidentale<sup>33</sup>.



Carte de la grande migration de Hongrois,  
(illustration tirée de S. Csernus et Kl. Korompay (éd.), *Les Hongrois et l'Europe, conquête et intégration*, Paris-Szeged, 1999, p. 502).

J'ai d'autant moins de réponses à ces questions que je ne suis pas linguiste. Mais pour en revenir à Régimont et à son silence, j'insisterai plutôt sur le point suivant : l'identité d'un peuple du haut Moyen Âge – et Régimont envisage bien les Hongrois comme un peuple – n'a

<sup>30</sup> K. Brunner, *Österreichische Geschichte, 907-1156 : Herzogtümer und Marken. Vom Ungarnsturm bis ins 12. Jahrhundert*, Vienne, 1994, p. 54.

<sup>31</sup> *Gesta episcoporum Cameracensium*, MGH SS VII, p. 428-429.

<sup>32</sup> L. Benkő, « Die Sprache der Ungarn », in : *Europas Mitte um 1000. Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archeologie*, Stuttgart, 2000, vol. 2, p. 564-565.

<sup>33</sup> C'est notamment l'opinion de P. Veres, *The Ethnogenesis and Ethnic History of the Hungarian People*, Budapest, 1996, p. 39-41.

rien à voir avec la langue qu'il parle, c'est un critère tout à fait mineur, voire inexistant pour ceux qui le décrivent de l'extérieur. Je vois deux raisons à cela : la première, c'est que l'adéquation entre langue et identité est relativement récente. Le mythe de la nation est tellement puissant de nos jours qu'il se présente comme l'unité naturelle des sociétés humaines, or il n'existe pas de culture commune qui soit donnée a priori : dialectes et langues sont unifiés ou éradiqués lors du processus de construction nationale mais ne servent pas de cadre « naturel » à la nation<sup>34</sup>. La seconde, c'est que les érudits du Moyen Age imaginaient ce processus « à l'envers », c'est-à-dire que pour eux, les langues préexistent aux différents peuples : après la chute de Babel, s'il y a plus de peuples que de langues, c'est parce que les peuples sont « issus des langues » comme le dit Isidore de Séville : *ex linguis gentes, non ex gentibus linguae exortae sunt*<sup>35</sup>. C'est donc la langue qui est au commencement, d'où il résulte que si chaque peuple parle sa langue, il la partage aussi avec d'autres. Malgré la définition du même Isidore qui explique qu'on reconnaît un peuple grâce à quatre critères : le droit, la langue, l'origine et les mœurs, on voit que la langue ne peut donc pas constituer un critère identitaire déterminant<sup>36</sup>. Quoiqu'il en soit, dans l'ensemble des textes produits par les Occidentaux décrivant les Hongrois, aucun ne fait jamais mention de la particularité de leur langue, ce qu'on peut sans doute mettre au compte d'une non-classification des langues<sup>37</sup> mais peut-être aussi de l'expérience évidente pour les hommes du haut Moyen Age qu'une langue n'est pas nécessairement coextensive à une identité ethnique<sup>38</sup>, et que c'est la situation de multi-linguisme qui est la plus répandue dans ce type de sociétés<sup>39</sup> : selon les sources issues du monde byzantins, les « Hongrois » auraient parlé la langue des Khazars (c'est-à-dire le turc) et leur propre langue jusqu'en 950<sup>40</sup>.

#### 4. La construction de l'identité

Pour terminer, je voudrais attirer l'attention sur le phénomène « d'appropriation » par les Hongrois eux-mêmes de cette identité construite par les Occidentaux, en élargissant un peu le propos. En effet, si Régignon n'établit pas directement dans le texte que nous avons sous les yeux l'équivalence entre les Hongrois et les Huns, l'assimilation des uns aux autres a été rapidement faite par les auteurs occidentaux, parfois par l'intermédiaire des Avars, toujours selon le même schéma qui veut que tous les peuples de la steppe « sortis de la Scythie » soient finalement équivalents<sup>41</sup>. Cependant, la tradition hunnique faisant des Hongrois les descendants directs des Huns se développa surtout à partir du XIIe siècle : le premier texte historiographique écrit par les Hongrois eux-mêmes, qu'on appelle la *Chronique de*

<sup>34</sup> N. Berend, «La problématique de l'identité : une introduction», in : P.Nagy (ed.), *Identités hongroises, identités européennes du Moyen Age à nos jours*, Rouen, 2001, p. 15-20 et P. Geary, *Quand les nations refont l'Histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, 2004, p. 42-48.

<sup>35</sup> Isidore de Séville, *Etymologies* IX, 1, 14, Migne, PL LXXXII, col. 328 ; et aussi IX, 1, 1, *ibid.* col 325 : *ex una lingua multae sunt gentes exortae*.

<sup>36</sup> Sur ce point, H.W. Goetz, « *Gentes. Zur zeitgenössischen Terminologie und Wahrnehmung ostfränkischer Ethnogenese* », *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung* 108, 2000, p. 85-116, ici p. 96.

<sup>37</sup> Les études s'intéressant au rapprochement entre les différentes langues germaniques apparaissent vers le début du IXe siècle, notamment autour de Hraban Maur qui écrit un *De inventione linguarum* et de son élève Fréculf de Lisieux, cf. M. Coumert, *Origines des peuples, op.cit.*, p. 373-378.

<sup>38</sup> W. Pohl, „Telling the Difference“, *op. cit.*, p 22-27.

<sup>39</sup> Sur le multilinguisme et la conception des langues au Moyen Age, A. Borst, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinung über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, 4 vol., Stuttgart, 1958-1960.

<sup>40</sup> Cette indication est donnée dans le *De administrando imperio* de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, cf. A. Róna-Tas, „Ethnogenese und Staatsgründung. Die türkische Komponente in der Ethnogenese des Ungartums », in : *Studien zur Ethnogenese*, vol. 2, Berlin, 1988, p. 107-142, ici p. 118-131.

<sup>41</sup> Par exemple Widukind de Corvey, *Res Gestae Saxonicae* XVIII, éd. A. Bauer et R. Rau, Darmstadt, 1971, p.46 : *Avares, quos modo Ungarios vocamus, [...] ut quidam putant reliquiae erant Hunorum*.

*l'Anonyme*<sup>42</sup> et qui a été rédigée – en latin - vers 1200, fait descendre la dynastie régnante des Arpads directement d'Attila, ce qui permet au passage de légitimer la possession de la Pannonie qui est certes toujours le « territoire de la conquête », à travers laquelle les Hongrois n'ont fait que récupérer le siège de leurs ancêtres<sup>43</sup>. Cette croyance s'incarnera alors dans l'existence de certains objets, notamment une grande épée dite « glaive d'Attila »<sup>44</sup>, que la veuve du roi Andreas Ier aurait donné au duc de Bavière Otton de Nordheim en 1063 pour le remercier d'avoir aidé son fils Salomon à récupérer le trône de son père<sup>45</sup>. Elle s'incarnera aussi dans un certain nombre de lieux, notamment le siège de Buda qui passait pour être la résidence d'Attila, conformément au *Niebelungenlied*<sup>46</sup>.

La notion de parenté hunno-magyare est donc devenue progressivement une partie de la conscience historique du peuple hongrois mais il est probable que cette « tradition » ne doit absolument rien à une tradition qui se serait transmise oralement par la mémoire collective, mais tout à l'historiographie occidentale pétrie de traditions romaines et chrétiennes. On objectera que, dans cette tradition, la mémoire d'Attila n'est pas particulièrement valorisante<sup>47</sup> : mais justement, les sources hongroises ne cachent pas l'image d'un Attila, « fléau de Dieu », elles expliquent au contraire que comme Attila autrefois, les terribles Hongrois sont venus pour châtier les pécheurs, comme une sorte de bras armé de l'Esprit Saint. Comme tout mouvement de peuples, l'arrivée des Hongrois en Europe répond au plan divin, quand bien même l'instrument qu'il emploie pour faire Sa volonté n'est pas particulièrement agréable. Mais c'est aussi une manière habile de réintégrer les Hongrois, peuple sorti de nulle part, dans l'histoire universelle, c'est-à-dire l'histoire chrétienne qui est la seule possible, la seule qui vaille. Aussi réutilise-t-on à partir de ce moment-là, l'idée également tirée de la tradition scythique<sup>48</sup>, selon laquelle les Hongrois descendraient en droite ligne de Magog, un des petits-fils de Noé par Japhet, ce qui d'une part fournissait une étymologie biblique au nom de Magyar<sup>49</sup>, et d'autre part donnait une place spécifique aux Hongrois dans le cadre eschatologique qui est l'horizon normal de toute Histoire chrétienne

<sup>42</sup> G. Silagi (éd.), *Die Gesta Hungarorum des Anonymen Notars*, Sigmaringen, 1991, cap. 1, p. 32.

<sup>43</sup> G. Silagi, « Die Ungarnstürme in den ungarischen Geschichtsschreibung : Anonymus und Simon von Kéza », in : *Popoli delle steppe*, op.cit., vol. 1, p. 245-268. Sur ce thème et sa diffusion par les *Gesta Hungarorum* de Simon de Kéza, cf. N. Berend, *At the Gate of the Christendom*, op.cit., p. 204-205.

<sup>44</sup> Sur l'objet, Z. Tóth, *Attilas Schwert*, Budapest, 1930 et A. Róna-Tas, « Ethnogenese und Staatsgründung... », op.cit., ici p. 112-114. Cette arme correspond probablement à l'épée aujourd'hui conservée au Kunsthistorischen Museum de Vienne, qui passait aussi pour « l'épée de Charlemagne » et servait à la cérémonie de couronnement de l'empereur du Saint Empire Romain Germanique. Mais il est à peu près certain qu'elle a été fabriquée par des forgerons hongrois du Xe siècle pour un roi arpad. Cf. *Europas Mitte un 1000. Beiträge zur Geshichte, Kunst und Archäologie*, Stuttgart, 2000, vol. 1, p. 225 et vol. 3, p. 337.

<sup>45</sup> Cette histoire est mentionnée pour la première fois par Lampert de Hersfeld, *Annales ad anno 1071*, MG SS V, p. 185 : *Notatum autem est, hunc ipsum gladium fuisse, quo famosissimus quondam rex Hunorum Attila in necem christianorum atque in excidium Galliarum hostiliter debachatus fuerat. Hunc siquidem regina Ungariorum, mater Salomonis regis, duci Baioariurum Ottoni dono dederat, cum eo suggerente atque annitente rex filium eius in regnum paternum restituisset.* Lampert la décrit ensuite telle que Jordanès décrit la fameuse épée d'Attila.

<sup>46</sup> Anonymus, *Gesta Hungarorum*, op.cit., cap. 1, p. 32 : *et regalem sibi locum [Attila] constituit iuxta Danubium [...] et in circuito muro fortissimo edificavit, que per linguam Hungaricarum dicitur nunc Budavar et a Theothonicis Ecilburgu vocatur.* Sur ce point, A. Róna-Tas, *Hungarians and Europe in the Middle Ages*, op.cit., p. 423-425.

<sup>47</sup> Sur la légende d'Attila, Fr. Bäuml et M. Birnbaum (éd.), *Attila, The Man and his Image*, Budapest, 1993.

<sup>48</sup> Les Scythes sont considérés comme descendants de Magog pour la première fois par Flavius Josèphe, (*Ant. Jud.*, 16, 1), relayé au Moyen Age notamment par Isidore de Séville, cf. I. Vásáry, «Medieval Theories concerning the Pirmordial Homeland of the Hungarians», in *Popoli delle steppe*, op.cit., ici p. 219.

<sup>49</sup> Anonymus, *Gesta Hungarorum*, op.cit., cap. 1, p. 32 : *Et primus rex Scythie fuit Magog filius Japhet et gens illa a Magog rege vocata est Moger.* Sur cette théorie, cf. I. Vásáry, «Medieval Theories... », op.cit., ici p. 217-221.



universelle<sup>50</sup>. Car aucune communauté « ethnique » ne pouvait survivre dans le monde occidental sans le relais du discours chrétien<sup>51</sup> : le modèle biblique avait l'avantage de justifier la diversité ethnique et linguistique depuis la chute de Babel, tout en légitimant l'action de chacun des peuples dans le cadre du grand dessein divin, c'est-à-dire dans l'Histoire du Salut.

### Conclusion

Les Hongrois, telles qu'ils apparaissent chez Régino, sont pour ainsi dire « inventés » par l'auteur, et on pourrait faire la même démonstration avec d'autres textes plus tardifs. Et pourtant, ils existent ! Mais ils se sont progressivement constitués une identité qui repose à la fois sur un long processus d'acculturation, qui commence très tôt, et sur une mythologie des origines qui ne plonge guère dans le passé steppique mais qui leur permet de se rattacher à la grande Histoire, la seule qui existe en Occident, c'est-à-dire celle du monde romain et chrétien. A ce titre, les Hongrois sont moins les derniers « envahisseurs » de l'Europe que les derniers à avoir été absorbés par le modèle étatique et culturel diffusé par les puissances chrétiennes en Occident. Vers l'an mil, soit à peine un siècle après être arrivés dans les Carpates, les Hongrois ont fondé un Etat chrétien avec le soutien du pape et de l'empereur, entrant ainsi définitivement dans le concert des nations européennes<sup>52</sup>.



L'Europe vers l'an mil

(carte tirée de : J. Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1984, p. 76.)

<sup>50</sup> Les peuples de Gog et Magog sont présents dans la prophétie d'Ezechiel 38, 39 et leur arrivée fait partie des signes qui annoncent l'ouverture de la fin des temps. Pour cette raison, on les trouve aussi dans l'Apocalypse 20, 7-8. Sur ce sujet, immense, R. Manselli, « I popoli immaginari Gog e Magog », *Settimane di Studi XXIX*, Spolète, 1983, p. 487-517.

<sup>51</sup> W. Pohl, « Telling the Difference », *op.cit.*, p. 68.

<sup>52</sup> Sur ce processus, G. Bühner-Thierry, « Adopter une autre culture pour s'agréger à l'élite : acculturation et mobilité sociale aux marges du monde franc (VIIIe-XIe s.) », dans : *La culture, une question d'élites ?*, Colloque de Cambridge septembre 2007, à paraître chez Brepols en 2008.

Car venons-en pour finir à ce qui a permis à ces Hongrois de conserver une identité, une langue, une formation politique jusqu'à aujourd'hui alors que tous les autres peuples « des steppes » qui sont venus dans le bassin des Carpates ont disparu, c'est-à-dire se sont assimilés à d'autres. En réalité, ce ne sont pas les qualités « objectives » de chaque peuple, j'entends par là leur nombre, leur habileté guerrière, leur talent particulier, etc... qui expliquent le fait qu'il perdure ou qu'il disparaisse. C'est bien plutôt sa capacité à s'adapter à un environnement culturel et politique, en l'occurrence l'Europe chrétienne de l'an mil, qui lui permet de continuer à exister comme un groupe constitué, c'est-à-dire reconnu comme tel par les autres, et reconnu notamment à travers une construction politique. L'existence même d'un « royaume de Hongrie » à partir du XI<sup>e</sup> siècle n'est possible que si les puissances limitrophes qui gouvernent la Chrétienté le reconnaissent comme une partie d'elle-même : le lien entre un peuple ethnographiquement défini et un territoire ne peut se penser qu'en termes politiques<sup>53</sup>. C'est par leur capacité à intégrer cette logique politique que les « Hongrois » ont survécu. Mais on voit bien dès lors que ce groupe caractérisé comme « hongrois » ne se réfère pas à une identité « ethnique » présupposée, mais à une construction imaginée en grande partie de l'extérieur et progressivement : le cas des Hongrois est une magnifique illustration de la théorie selon laquelle il faut mettre en lumière le caractère relationnel et non pas essentiel des identités ethniques, mettre l'accent sur le fait que le Nous se construit toujours par rapport aux Eux, dans un processus toujours dynamique et jamais statique<sup>54</sup>.

---

<sup>53</sup> Fl. Dupont, « En Germanie, c'est-à-dire nulle part », in A. Rousselle (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Paris, 1995, p. 189-219.

<sup>54</sup> Fr. Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières (1969) », trad. dans Ph. Poutignat, *Théories de l'ethnicité*, Paris, 1995, ici p. 134.